



HAL
open science

La question de la religion dans les Memorie de Giacomo Bernardi, dit Giacu Cayenna

Jean-Pierre Cavaillé

► **To cite this version:**

Jean-Pierre Cavaillé. La question de la religion dans les Memorie de Giacomo Bernardi, dit Giacu Cayenna. 2018. hal-02508768

HAL Id: hal-02508768

<https://hal.science/hal-02508768>

Preprint submitted on 15 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La question de la religion dans les *Memorie* de Giacomo Bernardi, dit Giacu Cayenna

Introduction

J'ai découvert les deux livres autobiographiques de Giacomo Bernardi (1908-1974), il y a cinq ou six ans sur le comptoir de l'hôtel, bar-restaurant-épicerie La Galaberna d'Ostana, dans la Val Pò, où me conduisait mon intérêt pour l'occitan encore parlé dans la partie supérieure de toutes ces vallées alpines italiennes depuis Oulx et Suse jusqu'à la haute vallée Tanaro. Ces livres ont été publiés en 2009 et 2012 dans une petite maison d'édition de Perosa Argentina (LAReditore, d'Andrea Garavello), Val Chisone, l'une de ces vallées justement, et ils se trouvaient là, parce qu'Ostana, un village de montagne proprement magnifique face au Mont Viso, était tout simplement le lieu où Giacomo Bernardi était venu au monde et où il passa la plus grande partie de sa vie. Le premier volume s'intitulait *Dall'inferno al Monviso. La vera storia di Giacu Cayenna* et le second *Giacu Cayenna. Le mie Memorie*. L'édition des deux volumes avait été préparée par la petite-fille de l'auteur, Livia Bernardi.

Ils étaient écrits en italien, mais on apercevait en feuillant les livres, mis en italiques par l'éditrice du texte, des termes occitans, piémontais, des expressions françaises italianisées aussi en grand nombre. Par ailleurs, je travaillais à cette époque sur la littérature carcérale, et voyant que ce Giacu Cayenna, ainsi nommé par ses concitoyens, contait dans le premier volume sa détention et son évasion du bagne de Cayenne, j'avais donc au moins deux raisons de les acheter et bien m'en prit.

Autobiographie : *morriero, bagno, ritorno dall'Inferno*

Ces deux livres rassemblent la totalité des neuf cahiers d'écoliers manuscrits laissés par Giacu à sa mort contenant ce qu'il nommait lui-même ses *Memorie*. Le cœur de ses *Mémoires* et l'origine de sa décision d'écriture autobiographique sont ses tribulations carcérales et son évasion réussie du bagne de Cayenne. Je suis né, écrit-il, « *in mezzo a sette galline e ad una mucca: il Cristo era nato più ricco di me, avendo un asino in più che lo riscaldava* »¹. Giacomo fut scolarisé, mais, comme la plupart de ses camarades, il n'alla pas au-delà de la *terza elementare*. A 15 ans il avait quitté Ostana avec sa famille pour travailler en France, passant clandestinement à pied par la montagne, les plus jeunes de ses frères et sœurs portés dans des hottes. Deux ans plus tard, en 1926 à Martigues, lors d'une bagarre, il

¹ *Dall'inferno al Monviso* (désormais I), 21 : « parmi 7 poules et une vache: le Christ est né plus riche que moi, puisqu'il avait un âne en plus, qui le réchauffait ».

tua involontairement d'un jet de pierre un jeune émigré sarde. Il fut arrêté presque deux ans plus tard, incarcéré à la centrale de Fontevraud, sans aucun doute la plus dure des prisons française de l'époque, et il fut condamné en janvier 1929 à dix ans de travaux forcés qui le conduisirent en Guyane, d'où après trois longues années, il parvint à s'évader avec huit de ses compagnons sur une barque et parvint à gagner d'abord la Guyane Britannique, puis l'île de Trinité et enfin la Colombie, d'où il put revenir en Italie grâce au consul italien de Barranquilla, et regagner Oстана au grand jour à la fin de l'année 1933. C'est toute cette période que relate le premier volume et on a la preuve, à travers un article de journal d'octobre 1934, qu'à cette date il avait déjà composé une première version, donc à chaud, de ses *Memorie* de la prison, du bagne et de l'évasion qui, dans la version publiée, couvraient 5 pleins cahiers d'écolier².

Mais il ne s'en tint pas au récit de ce périple rocambolesque. Il continua en effet à rédiger des textes autobiographiques et l'on peut constater que les dernières pages de l'ensemble ont été écrites quelques mois à peine avant sa mort. Ces quatre cahiers supplémentaires sont publiés dans le second volume où il relate sa vie au pays à Oстана, à Turin et en Piémont, toute une vie en fait (en 1933, il n'avait que 25 ans, et il écrit jusqu'en 1973, un an avant sa mort), moins aventureuse, on pourrait dire presque normale, épousant une cousine, avec laquelle il eut quatre enfants. Mais au village, immergé dans le monde de petits paysans qui le compose, il répugne à s'adonner à l'agriculture de haute montagne, pour lui synonyme de misère noire et de travail de peine (du fait, entre autres, du port continu des *gerle*, les hautes de montagne) ; laissant néanmoins le soin à sa femme de continuer à la pratiquer, sans l'aide qu'aux yeux de la famille et de la communauté villageoise, il se serait dû de lui apporter³. A son retour, après une année passée à Oстана, avant de se marier, il fut

² N'ayant été publié qu'en 1969, le livre du célèbre Henri Charrière, *Papillon*, n'a nullement pu inspirer le récit de Giacù. Il a certes lu *Papillon* à sa sortie et cette lecture l'a laissé pour le moins perplexe. Il écrivit en effet sur le frontispice de son exemplaire : « *Chiunque legga questo libro non si faccia falsi concetti. La medaglia ha due facce. Il detto Papillon, al bagno penale non ha mai visto nessuna delle due facce della medaglia. Il suo racconto non ha né intrecciato fatti né fatto sentire al lettore quel pizzico di credulità. Tranne qualche fatto di poca importanza ingarbugliato e contorto* », cité par Massimo Novelli, "Giacù Cayenna il Papillon del Monviso", *La Repubblica*, 02.08.2009. Sur le peu de fiabilité du récit de Charrière voir Georges Ménager, *Papillon épinglé*, La Table Ronde, 1970 et Gérard de Villiers, *Les quatre vérités de Papillon*, Presses de la Cité, 1970. A noter que Gérard de Villiers affirme dans ses Mémoires que l'auteur du livre était en vérité le journaliste Jean Maillé de Trévanges, qu'il nomme par erreur Jean Maillé de Fonfais, *Sabre au clair et pied au plancher: mémoires*, Fayard, 2005.

³ « *Per primo odiavo la gerla e quando la mettevo a spalle per necessità mi vedevo più asino dell'asino che mi avevano dato i Tedeschi* », Giacù Cayenna. *Le mie Memorie* (désormais, II), 154. Du père de sa femme, il dit : « *mi disprezzava ogni giorno di più, vedendo che le sue terre andavano in deperimento. / Io non portavo letame nella gerla e neppure la terra dei campi alla loro sommità, anzi auguravo alla mia Rosetta tanto cara la rottura di una gamba, affinché non potesse più portar la gerla sulla schiena e l'altra altrettanto pesante davanti: era incenta del terzo figlio* », II, 97. Mais, dit-il, c'est que la terre ne rapportait plus rien : « *il reddito di cinque*

d'abord chiffonnier, à Turin, se rapprochant de la délinquance et s'adonnant même à l'usage de fausse monnaie, mais il revint encore dans sa vallée et pendant de longues années se fit pêcheur de truites, braconnier professionnel (vendant ses prises aux hôtels de la région), puis, pendant la seconde guerre mondiale, se livra à la contrebande, au marché noir, ramenant aussi des soldats perdus à leurs familles, pour enfin devenir après guerre salarié agricole avec sa famille pour des propriétaires terriens de la plaine⁴.

Malgré les apparences, ce deuxième temps du récit n'est pas séparé du premier, non seulement parce que l'écriture est tout à fait comparable, mais surtout parce que l'auteur relate comment il subit et à la fois exploite le stigmate d'ex forçat « *mortriero* », comme il dit. « *D'onore non ne avevo più, tranne quello di non essere crepato in galera* »⁵. Au village, il n'est pas tant méprisé que craint et, le cas échéant, il sait tirer profit de cette crainte qu'il inspire⁶. Le stigmate d'ex-forçat *mortriero* lui est imposé par la famille et la société environnante, mais il est surtout intériorisé, à travers une méditation indirectement ou directement liée aux événements traumatiques de sa jeunesse. D'ailleurs l'avant dernier chapitre de l'ensemble du corpus, sans doute écrit au soir de sa vie, est une réévocation du terrible séjour à Fontevault, « *la regina del silenzio* », « la reine du silence ».

Je précise que j'ai travaillé exclusivement à partir du texte tel qu'il a été publié et non sur les manuscrits, dont l'éditrice donne trois exemples, qui montrent d'ailleurs qu'elle a accompli plus de modifications qu'elle ne semble l'admettre⁷ dans le sens d'une normalisation syntaxique et cela est évidemment dommage, même si l'on peut raisonnablement penser que l'essentiel est préservé.

Ces textes sont clairement conçus comme des écrits publics, c'est-à-dire destinés à la publication, et non pas du tout réservés au cercle privé de la famille. Il s'agit, je n'hésite pas à le dire, d'une œuvre de grande qualité, et ceci au moins pour trois raisons :

muiche non saldava San Silvestro con la Befana » (autrement dit, le travail d'un an ne suffisait pas pour une semaine), II, 165.

⁴ Même s'il n'en dit jamais rien, sa petite fille nous apprend qu'il confectionnait des meubles sur lesquels il réalisait des décorations en marqueterie. Nous avons pu remarquer, lors de notre journée, que les autobiographes des classes subalternes sont aussi souvent producteurs d'œuvres d'art ou d'artisanat d'art.

⁵ II 25 : « D'honneur, je n'en avais plus, à part celui de ne pas avoir crevé en prison ».

⁶ « *Sulla bocca di tutti c'era il mio nome, la mia persona, poco amata, ma molto temuta, al punto da non incontrare mai nessuno per le acque, né notte né giorno* », II, 87.

⁷ « *La scelta editoriale è stata quella di non intervenire in alcun modo sul testo, se non per correggere gli errori ortografici più vistosi e depurare la stesura da ripetizioni inutili e dalle frasi lasciate incompiute o di più difficile comprensione* », II, 16. En fait la reproduction de la première page du premier cahier du second volume, montre des modifications plus substantielles. Par exemple l'éditrice transcrit : « *Ero stanco del mio lungo viaggio, e avevo le idee molto ingarbugliate per non sapere come dovevo presentarmi ai parenti...* », là où on lit sur le manuscrit: « *Ero cosciente se ben stanco del mio lungo viaggio, e / le idee molto ingarbugliate per non sapere come dovevo presentarmi ai parenti...* », II, 18-19.

1- d'abord pour l'attractivité et la justesse de sa narration, l'effort de précision, de clarté et de fluidité du récit (il déclare vouloir s'en tenir *ai fatti*, aux faits, et ne pas vouloir suppléer le cas échéant aux faiblesses de sa mémoire par l'imagination⁸, mais il donne aussi souvent l'impression d'avoir oublié volontairement certaines choses⁹) ;

2- l'acuité de ses analyses psychologiques et philosophiques. J'y reviendrai : sans formation intellectuelle spécifique, il ne cesse de revenir sur sa propre expérience avec un acuité réflexive et même spéculative remarquable ;

3- et enfin par le style, littéraire, travaillé, sentencieux et direct à la fois, sur le modèle des quelques grands écrivains du XIX^e siècle qu'il a pu connaître. Le seul qu'il cite explicitement est Victor Hugo, mais je suis sûr que l'on pourra y retrouver également et d'abord des influences italiennes.

Une langue, des langues

Giacu vise à la production d'un texte de registre élevé et il s'agit bien d'italien littéraire, sans aucun doute, de bout en bout, mais enrichi de vocables et d'expressions empruntés aux langues parlées dans les circonstances et les situations relatées et décrites : occitan, piémontais, français, espagnol... Le journaliste qui a le premier évoqué son travail d'écriture, en 1934, dit que son cahier (qu'il a visiblement sous les yeux au moment de rédiger son article) est écrit « *in un curioso idioma fra piemontese, italiano e francese* »¹⁰. D'autres diront la même chose à la sortie de ses livres plus de 70 ans plus tard, en 2009 et en 2012¹¹.

Mais cela est faux. La langue de Giacu n'est pas mixte, elle n'est pas un entre-deux, au sens où sa syntaxe et sa morphologie sont parfaitement italiennes, mais avec des citations orales dans les autres langues et surtout par l'appropriation lexicale de mots laissés dans la langue originale ou spontanément italianisés. Ainsi les récits de la prison et du bagne sont-ils très logiquement saturés de lexique français (il évoque la « débrouille »¹², le « bonheur », jeune détenu asservi sexuellement aux vieux, etc.) ou de termes et expressions transposés du français en italien : Giacu parle du « *bagno* », de « *suppositore* » - l'étui dans lequel les prisonniers dissimulait de l'argent -, de « *crapuloso delitto* », de « *bricola* » - la bricole,

⁸ « *lasciando la parola ai fatti* », I, 25

⁹ Par exemple concernant l'un de ses compagnons de fuite, italien, mort au début du périple, ou encore à propos de l'étrange épisode de la jeune veuve qui, sur le bateau du retour, le sollicite par le biais de sa mère, parce qu'il est le sosie de son mari défunt.

¹⁰ Stefano Grande, « Un piemontese evaso dalla Cajenna. La drammaticissima fuga e il ritorno in patria », *Gazzetta del Popolo*, 26 octobre 193. Reproduit in I, 218.

¹¹ Voir par exemple l'article de la *Repubblica* cité *supra*, n. 3.

¹² « *tutta era camorra e la legge suprema era la debrouille: sbrorgliarsi per sopravvivere* », I, 30

lanières avec lesquelles les bagnards tiraient les arbres, etc.¹³ Quand il évoque son enfance, ce sont les mots occitans qui lui viennent (de ses petites sœurs il dit : « le *lasciavo pitoccare* in qualche *bealera* »¹⁴). À d'autres moments, c'est le piémontais qui surgit, souvent sous forme de citations explicites, ou bien à travers le vocabulaire agricole¹⁵. Certes, cette façon d'écrire transgresse ou plutôt néglige les règles de l'expression écrite normée qui exige l'effacement le plus complet des langues de l'oralité qui, dans un texte de littérature, se doivent d'être traduites dans l'acrolecte de la langue nationale. Le gain de ces choix lexicaux et de ces citations est une infusion d'oralité dans le texte, une manière de rendre présents les contextes linguistiques d'origine. Mais il n'en demeure pas moins que le texte est bien écrit dans un italien très conscient de lui-même ; il est une variante littéraire d'une norme écrite, et non pas du tout un idiome mixte qui reflèterait une quelconque indétermination linguistique. On ne saurait en tout cas parler de créolisation ou de mélange de langues, car l'auteur fait un choix linguistique qui est très clair et qui est celui de la langue nationale dans sa variante la plus haute. L'italien est d'abord langue de l'écriture et de l'école, car ce n'est sans doute pas la langue que Giacu parle le plus couramment. Évidemment, cette procédure d'écriture est inséparable de la condition sociale et des limites de la formation scolaire de l'auteur, mais ce qui du côté de l'institution (l'italien écrit normé) apparaît comme un défaut, une faiblesse, peut être défendu comme une qualité, une force du côté de la littérature et de son pouvoir d'évocation du réel.

Critique de la religion au village

Je ne m'arrêterai pas ici, comme il le faudrait, sur la dimension essentielle de témoignage sur la vie carcérale à Fontevraud, dans le navire prison la Martinière et au bagne de Cayenne, ni sur le récit de l'évasion. Ou plutôt je ne les aborderai que par un biais, qui est celui des relations de Giacu à la religion et ses réflexions incessantes sur la croyance, parce que c'est un terrain où il conjoint l'analyse et la critique sociales, l'introspection, et une interrogation qui du plan de la religion le fait glisser vers celui de la métaphysique, un mot qu'il n'emploie bien sûr jamais.

¹³ On trouve aussi, ici et là, des mots et verbes français italianisés, parfois avec des éléments de graphie française (par exemple un « *franchiranno* » qui probablement sonnait pour lui comme « *franciranno* » selon le code graphique italien), mais ses éléments de lexique ne suffisent bien sûr pas à sortir de l'italien, bien au contraire, il s'agit bien d'appropriations du français à l'italien écrit.

¹⁴ I, 75 : « je les laissais piétiner dans quelque ruisseau ».

¹⁵ Les habitants des vallées occitanes du Piémont connaissent généralement à la fois l'occitan et le piémontais, et, outre l'italien, ont des notions de français. De ce point de vue, Giacu est tout à fait représentatif.

Giacu, dans un monde où la pratique religieuse allait quasiment de soi, ne fut jamais, à l'entendre, ni bon paroissien ni bon chrétien. Il joua le rôle d'enfant de chœur (« *infante di cuore* »¹⁶) pendant douze ans et sa mère rêvait d'en faire un prêtre missionnaire et le faisait jeûner les jours prescrits, mais dit-il, « *la fame non mi faceva vedere il buon Dio tanto buono come lo vedevo nelle numerose immagini appese alle scarne pareti del fienile* »¹⁷. Surtout, sa mère se croyait, dit-il, « *una santa madre* », alors qu'elle ne cessait de le mettre « *in croce* », « en croix », le punissant injustement et le faisant battre par son père. Surtout elle refusa de lui pardonner son crime, à la différence de son père, et il en conçut un terrible ressentiment sur lequel il revient maintes fois dans ses mémoires, établissant lui-même un lien étroit entre le désamour de sa mère et son destin de « *morriero* »¹⁸. Sur le bateau prison qui le conduisait à Cayenne, son voisin de hamac, un « intellectuel », un peu « philosophe » et un peu « poète », fondateur, affirme-t-il du journal l'Âne criard (sur lequel je n'ai rien trouvé), qui lui dit, en français dans le texte : « Ta mère [...] est imbibée de fausse religion, elle se sert de Dieu pour cacher ses méfaits » (I, 55).

Dans ses *Mémoires* du retour, Giacuc, déplorant d'être mal vu de beaucoup parce qu'il ne fréquentait guère l'église, revient régulièrement sur le démenti apporté à la religion par les pratiquants eux-mêmes : « *Andavano tutti a messa, ma cosa andassero a fare non lo so !/ Da certi fatti mi convincevo che quel Dio di fronte al quale si prosternavano in sommesso pentimento non era altro che un inganno, per il fatto che fuori dal sacro tempio le cose erano diverse* »¹⁹. Il est important de souligner qu'il ne dit pas que ces paroissiens falsifiaient la religion, mais que cette religion elle-même était fausse et ce Dieu une tromperie. On trouve chez lui l'idée que l'existence même du Dieu des chrétiens est démentie par le comportement des croyants.

Mais sa pensée sur tous ces sujets est complexe et non exempte de contradictions, car il ne nie pas que l'église soit un lieu sacré²⁰, et c'est justement sa profanation qui le scandalise : « *La chiesa è un luogo sacro e beati coloro che hanno bisogno di quel luogo per poter vivere da peccatori e che hanno bisogno come il pane del perdono di Dio* »²¹. Ce qui le

¹⁶ Francisme pour « *chierichetto* ».

¹⁷ I, 53 : « la faim ne me faisait pas voir le bon Dieu aussi bon que je le voyais sur les nombreuses images suspendus aux murs décharnés de la grange »

¹⁸ Voir I, 55.

¹⁹ II, 71 : « Ils allaient tous à la messe, mais qu'allaient-ils y faire, je l'ignore! Certains faits m'apportaient la conviction que ce Dieu devant lequel ils se prosternaient en signe de repent soumis n'était pas autre chose qu'une tromperie, du fait que hors du temple sacré il en allait tout autrement ».

²⁰ En effet, dans la citation suivante, marquée par l'ironie, la première affirmation de la sacralité du lieu, au regard de ce qu'il écrit par ailleurs, ne me paraît pas ironique.

²¹ II, 72 : « L'église est un lieu sacré et heureux ceux qui ont besoin de lieu pour pouvoir vivre en pécheurs et qui ont besoin du pardon de Dieu comme du pain ».

scandalise est le comportement humain lié à la confession et au pardon des péchés (blanc-seing en fait du péché) et la réduction à la fois de la pratique religieuse à une démonstration publique de religion et de moralité démentie par les actes et les paroles. Soit le passage suivant, sur lequel il faut s'arrêter : « *di fronte a coloro che fuori della chiesa maledicevano il nome del Signore e che a volte sputavano nel fazzoletto, non potevo frenarmi* »²². Et il explique : « *Non ero di quelli che sputavano l'ostia nel fazzoletto, non volevo ingannare Dio con promesse che non ero certo di poter mantenere, non volevo servirmi della sua misericordia e del suo tempio per coprire i peccati che la vita per la vita mi avrebbe fatto commettere, indipendentemente dalla mia volontà* »²³. Il semble ici ne pas mettre en question l'idée d'un Dieu qui exige de ses fidèles la rectitude et la cohérence morale, sauf qu'il juge celle-ci (la tenue des promesses et engagements devant Dieu à l'église) en fait sinon impossible, du moins inaccessible au commun des mortels, et c'est pourquoi il ne va pas à l'église, malgré la mauvaise réputation que cela lui apporte. « *Lo vedevo, lo sentivo, che per essere preso in considerazione avrei dovuto ingannare Dio e me stesso, per poter ingannare gli altri* »²⁴. Aussi se refuse-t-il à ce comportement, qu'il juge hypocrite.

Mais il se refuse aussi, et plus radicalement, aux actes privés de la foi, consistant à implorer, demander, prier, faire des vœux, promettre et remercier. C'est un point sur lequel il insiste beaucoup. Il ironise sur les ex voto « *per grazia ricevuta* » aperçus sur les murs du sanctuaire de San Chiaffredo, voisin d'Ostana, ce qui ne l'empêche pas de laisser lui aussi une pièce, mais, précise-t-il, sans rien demander (II, 36). C'est là une question qu'il distingue de celle de l'existence de Dieu ; elle est celle de l'intervention surnaturelle, du miracle en fait de celui qu'il appelle *il Dio salvatore*. Mais il n'entend pas par là celui qui assure le salut dans l'au-delà (Giacu semble tout à fait imperméable à cette forme de croyance), mais qui sauve des périls ici-bas. « *Cari credenti in un Dio salvatore, mentre sapete che Dio non salva nessuno da morte, inconsciamente credete che Dio vi allevi²⁵ i dolori* »²⁶. Mais il ajoute aussitôt : « *Sono convinto che chi si rivolge a Dio soffre meno di chi lo ingiuria* »²⁷. Giacu

²² *Ibid.* : « face à ceux qui en dehors de l'église maudissaient le nom du Seigneur et qui parfois crachaient dans le mouchoir, je ne pouvais pas me retenir ».

²³ *ibid.* : « Je n'étais pas de ceux qui crachaient l'hostie dans le mouchoir, je ne voulais pas tromper Dieu par des promesses que je n'étais pas sûr de pouvoir tenir, je ne voulais pas me servir de sa miséricorde et de son temple pour couvrir les péchés que la vie pour la vie m'aurait fait commettre, indépendamment de ma volonté ».

²⁴ *ibid.* : « je voyais, je sentais, que pour être pris en considération j'aurais dû tromper Dieu et moi-même, pour pouvoir tromper les autres ».

²⁵ Soit mis pour « *allevi* », « allège », soit francisme (« enlève »).

²⁶ I, 25 : « Cher croyants en un Dieu sauveur, alors que vous savez que Dieu ne sauve personne de la mort [ne ressuscite personne], vous croyez inconsciemment qu'il soulage vos douleurs ».

²⁷ *ibid.* : « Je suis convaincu que qui s'en remet à Dieu souffre moins que celui qui l'injurie ». Mais il termine sa phrase bizarrement en disant : « *sono pure convinto che chi non crede in Dio sia escluso dal famoso paradiso dell'aldilà* » (*ibid.* « je suis aussi convaincu que qui ne croit pas en Dieu est exclu du fameux paradis de l'au-

n'aime pas le blasphème, qui lui paraît lâche et surtout revient justement à ce à quoi il se refuse : s'adresser à Dieu. En outre, il admet le rôle consolateur et lénifiant de la croyance, fût-fondée sur une illusion.

« *Non ero un ebréou* »

Avant de poursuivre, je voudrais revenir un instant sur l'allusion que nous avons vu à ceux qui crachent l'hostie consacrée, car ses implications anthropologiques et historiques ne sont pas négligeables. Pourquoi le font-ils ? Parce qu'ils ne se sentent pas dignes de recevoir la communion, mais veulent donner le change devant la communauté ? Dans la même page, on trouve un énoncé décisif, qui nous met sur une tout autre piste : « *Non ero un ebréou, come si suol dire a chi non va a messa* »²⁸. Cela semble contradictoire, parce que justement, il nous dit qu'il n'allait pas à la messe, ou fort peu ! Mais c'est qu'*ebréou* à Ostana, comme dans les vallées avoisinantes, voulait en fait dire Vaudois ou, plus exactement, crypto-Vaudois ou ex-Vaudois, car de fait, ceux-ci, contraints et forcés, devaient assister à la messe, même s'ils y allaient en traînant les pieds, c'est-à-dire le moins possible. Or on les accusait de feindre la communion et de récupérer discrètement l'ostie pour la jeter. Au XVIIe siècle d'ailleurs, au moins une vaudoise convertie de force avait été brûlée au Villar, dans la Val Chisone (Val Cluson), pour avoir récupéré l'hostie dans son mouchoir²⁹. A Ostana, c'est Giacù qui le signale lui-même, mais sur ce point la documentation ne manque pas, un quartier était dénommé « *borgata ebra* », celle de Sant Antonio (Minibrart), du fait très probablement qu'elle fut habitée par des Vaudois et descendants de Vaudois. Giacù, lui, appartenait au quartier portant son nom, la borgata Bernardi, séparée de l'autre par un ruisseau et qui s'affichait comme catholique. Manifestement Giacù continue à se reconnaître dans cette identité différentielle, à travers sa censure des pratiques attachées aux *ebreous* de l'autre quartier : cracher l'ostie, éviter la messe (alors que lui-même n'y met jamais les pieds !). Il est possible que lui-même ait ignoré que ces *ebreous* étaient d'anciens Vaudois ou présumés tels³⁰, et cette référence n'a qu'une importance très mineure dans sa réflexion mais, au

delà ») ; ce qui n'implique nullement que les croyants y vont (l'adjectif « fameux » dénotant suffisamment le ton ironique du passage) ni que les mécréants soient promis aux peines infernales !

²⁸ « Je n'étais pas un juif comme on appelle celui qui ne va pas à la messe », II, 72.

²⁹ Sur le cas de Caterina Maurin, voir Arturo Pascal, *I Valdesi di Val Perosa*, Torre Pellice, Società di studi valdesi, 1957, p. 22.

³⁰ Il parle lui-même de la « *borgata ebra detta oggi S. Antonio* » (I, 23), autrefois en conflit avec celle dite Bernardi, mais « *in seguito ci fu la pacificazione dei due domini o forse delle due credenze* » (« par la suite il y eut pacification des deux domaines ou peut-être des deux croyances », *ibid.*). Voir ce bout de témoignage recueilli en occitan à Ostana : « *Cont érou a scolo, i dixièn què qui dè Minibrart lh'éren d'ébréou. Tracol e ébréou. Ma i marcavèn pitost lh'ébréou. Sèi pa pèrquè, sèi pa sè l'è mec perquè què l'éren pa ton d'acorde bou i*

passage, elle permet de montrer comment celle-ci est aussi, pour une part, tributaire de ce contexte particulier de la présence multiséculaire des crypto-Vaudois réprimés à Ostana, perçus par les bons catholiques à la fois comme des mécréants et de scandaleux hypocrites et constituaient une sorte d'anti-modèle éthique. Du reste, tout fort esprit qu'il se soit montré Giacù, raconte qu'il se maria bien à l'église et en grande pompe, forçant qui plus est le curé, contre les traditions du lieu, à participer au banquet de mariage³¹, tant et si bien, que l'on dit alors au village que « *il diavolo aveva fatto la pace con l'acqua santa* »³². Il acceptait donc lui-même le divorce possible des usages sociaux et des convictions intimes.

Son récit contient d'ailleurs plusieurs anecdotes où il se montre jouant le jeu de la religion par convention ou pour en tirer quelques petits bénéfices. Par exemple, il avoue qu'au Bagne, hospitalisé, il accepta une fois de se confesser, et de prendre la communion d'un prêtre qui avait pourtant suscité en lui du mépris, pour recevoir « *5 franchi ed una grossa tavoletta di chocolat Menie [Meunier]* » (I, 83) ; à Trinidad, avec ses compagnons de fuite, il accepte d'entendre la messe pour complaire à un philanthrope « *cattolico anglicano* » du nom de « Gowins Snedon »³³ qui leur porte secours (« *non potemmo rifiutare, anche se non credevamo tutti in quel credo...* »³⁴).

Il parle aussi d'un séjour dans un hôpital, dans ses dernières années où, alors qu'il était entre la vie et la mort, un prêtre voulait le confesser à toute force en le menaçant de l'enfer. L'anecdote est édifiante et dit beaucoup sur la psychologie de l'auteur : « *Non avevo nulla in contrario, se quello era il suo ministero, la sua volontà, la consuetudine del luogo, ma quando gli dissi che non mi ero confessato da trentasei anni, mi disse che avevo commesso trentasei peccati mortali. Pregai quel remissore di peccati di metterli in un cuscino, che mi avrebbero sollevato il capo !* »³⁵.

Pas de bon Dieu pour les bagnards

Mais ses *Mémoires* vont bien au-delà de l'autoportrait, qui transparait dans ces anecdotes, en forte tête, capable de transiger quand il le faut avec les contraintes de la religion instituée, mais jusqu'à un certain point seulement...

prèire ou què l'éro propi d'ébréou véramënt, sèi pa. Forse lh'éren ën pou... lh'aviën pa vuëlho d'isase coumandà da i prèire pitost. » <http://www.reneis.org/it/toponimi/miribrart/>

³¹ Giacù est très fier d'avoir imposé ses vues et modifié les coutumes locales pour son propre mariage, interdisant par exemple le simulacre d'enlèvement (ou de fuite) de la mariée. II, 57-59.

³² II, 57 : « le diable avait fait la paix avec l'eau bénite ».

³³ Le nom est bien sûr mal orthographié. Nous n'avons pas retrouvé d'information à son sujet.

³⁴ I, 162 : « nous ne pûmes refuser, même si nous ne croyions pas tous en ce credo ».

³⁵ II, 80 : « je n'avais rien contre, puisque tel était son ministère, sa volonté, la coutume du lieu, mais quand je lui dis que je ne m'étais pas confessé depuis trente-six ans, il me dit que j'avais commis trente-six péchés mortels. Je priai ce délivreur de péchés de me les mettre dans un coussin, ils m'auraient ainsi soulevé la tête ! ».

D'abord, il renouvelle ou réinvente un motif récurrent de la littérature carcérale des époques modernes et contemporaines : la prison est un lieu d'où Dieu est absent, où la religion n'a plus de signification ; la vie que l'on y mène éloigne radicalement du credo³⁶. Et cela parce qu'aucune forme de justice, de bonté et donc de providence ne s'y exerce ; la présence du mal y est telle, elle est tellement puissante et continue, qu'elle exclut la présence de Dieu ou du moins d'un Dieu miséricordieux, d'un Dieu intéressé au sort des malheureux. Giacu, là aussi, comme dans son choix de ne pas fréquenter l'église, raisonne à partir des notions morales du bien et du mal, du juste et de l'injuste. Mais aussi et en même temps, il raisonne à partir des faits et sa mécréance procède alors tout autant d'une conception de la divinité (de Dieu et de ses saints) comme auxiliaire effectif et efficace dans le cours de la vie. Cette conception des agents surnaturels est difficilement compatible avec la théologie orthodoxe du christianisme, mais elle est sans doute la plus répandue au sein même des sociétés chrétiennes, de sorte que les réactions, objections et réflexions de Giacu possèdent une pertinence anthropologique indéniable.

Sa condamnation même, alors qu'il n'avait pas prémédité ni voulu la mort du jeune garçon, et bien qu'il fut mineur et sans aucun précédent judiciaire au moment des faits, lui rendait la foi impossible : « *come mai volete che io possa credere in quel Dio tanto buono e ai suoi santi, che, son certo, mio padre pregò affinché illuminassero i miei giudici al fine di un'equa sentenza ?* »³⁷. Sur son lit d'hôpital, au baignoire, alors qu'il accepte le chocolat du prêtre, il était « *uno che non può credere in un Dio, visto che ogni giorno che passava il pensiero del credo si allontanava dal cervello indebolito dalla malattia ed i fatti sin qui notati dimostravano che Dio era l'inganno, la furbizia, il solo dio era il denaro* »³⁸. En effet, « *la vita vissuta in Guyana in quelle circostanze mi vietava di credere in un Salvatore supremo* »³⁹.

Ni Dieu ni Diable

Mais alors, qu'est-ce qui pouvait expliquer, s'il n'y avait pas de Dieu, que tout ce qu'il voyait autour de lui, le choquait à ce point ? Il fallait bien que le sentiment même du scandale moral procédât de quelque chose de divin, d'une sorte de divinité, mais alors dont il fallait bien admettre qu'elle n'intervenait pas dans le cours des événements : « *per fedeltà dei fatti o*

³⁶ Je me permets de renvoyer à ce sujet à mon introduction à *La Prison ridicule*, GB. Marino, *Le Camerone* (1598), *La Prison du Cavalier Marin* (1612) G. Brusoni, *Le Camerotto* (1645), à paraître aux éditions Garnier.

³⁷ I, 58 « comment voulez-vous donc que je puisse croire en ce Dieu si bon et à ses saints, que, j'en suis certain, mon père pria pour qu'ils éclairent mes juges à prononcer une juste sentence ? ».

³⁸ I, 83 : « quelqu'un qui ne peut croire en un Dieu, puisque chaque jour qui passait la pensée du credo s'éloignait u cerveau affaibli par la maladie et le fait relevé jusqu'ici démontraient que Dieu était la tromperie, la fourberie, que le seul dieu était l'argent ».

³⁹ I, 20 : « la vie menée en Guyanne dans ces circonstances m'interdisait de croire en un Sauveur suprême ».

per i fatti stessi che mi urtavano, essendo in contrasto col mio modo di pensare e persino d'agire, non posso fare a meno di pensare che forse un Dio c'era in qualche parte, al di sopra di tutte le miserie e le ingiustizie che vedevo come un carosello di facce brutte come maschere, in una danza indiavolata di fronte ai miei occhi »⁴⁰. Mais l'hypothèse d'un tel Dieu, qui n'est pas sans faire penser au Dieu des philosophes dénoncé par Pascal (non pas bien sûr que je soupçonne Bernardi d'avoir lu Pascal et les philosophes du XVII^e siècle, mais je veux juste montrer que ce type de philosophème est accessible à tous), ne faisait que confirmer son incrédulité (« *non credevo in Dio* » ajoutait-il aussitôt dans la même page), parce que le Dieu auquel il ne parvenait plus à croire, était le Dieu accessible à la prière et agissant en faveur de ceux qui croient en lui. C'est pourquoi, répète-t-il, il n'eut jamais la faiblesse d'invoquer Dieu ni ses saints dans tous ses malheurs et toutes ses tribulations.

Son père, après son arrestation, lui avait recommandé de prier saint Antoine, patron de l'église d'Ostana pour qu'il le sauvât, mais « *ad onta della verità, non invocai mai nessun santo, visto e capito che in galera non esiste più buon Dio, ma un sottile filo che Dio ha lasciato all'uomo per salvarsi : l'esperienza* »⁴¹. C'est ce fil d'Ariane de l'expérience qui lui a permis de sortir du labyrinthe guyanais, en organisant et réalisant son évasion.

Un jour de sa vie d'après le retour, alors qu'il participait aux recherches d'une femme perdue dans la montagne, l'un de ses concitoyens lui avait demandé si dans ses tribulations, face au danger, il n'avait jamais eu recours à Dieu. N'y ayant pas de témoin, il lui répondit ce que l'on disait à son sujet : selon certains, Dieu l'avait sauvé et pour d'autres il avait trompé le diable⁴². Et il ajoute : « *in qualunque maniera non riuscivo mai a convincere i miei interlocutori che il Dio ed il diavolo non c'entravano per niente con la fuga dalla Guyana e con il mio ritorno in patria* »⁴³. Il revient souvent sur la cause surnaturelle attribuée à son « retour de l'enfer »⁴⁴, selon les mots de la première personne, une femme, qui le reconnut sur le chemin en arrivant à Ostana : « *Te sei Jacou d'Angëlino ! Lou diàou tè porte, sei riuscito a*

⁴⁰ I, 30 : « par fidélité aux faits et par les faits eux-mêmes qui me heurtaient, étant en contradiction avec ma façon de penser et même d'agir, je ne peux m'empêcher de penser que peut-être il y avait un Dieu quelque part, au-dessus de toutes les misères et les injustices que je voyais comme un carrousel de visage affreux comme des masques, dans une danse endiablée devant mes yeux ».

⁴¹ I, 20 : « A dire vrai, je n'ai jamais invoqué aucun saint, vu et compris qu'en prison il n'existe plus de bon Dieu, mais un fil ténu que Dieu a laissé à l'homme pour se sauver : l'expérience ».

⁴² En fait les mots exacts de sa réponse sont ceux-ci : « Dio aveva perdonato, perche secondo certi era Dio che m'aveva salvato./ Per altri, glie l'avevo fatta al diavolo ». Le sens n'est pas si clair qu'il ne paraît. Giacou semble dire que pour qu'il y ait eu pardon, il faut qu'il y ait eu demande de pardon, imploration de la miséricorde divine, ce à quoi il ne s'abaissa jamais, même si « certains » l'affirmaient.

⁴³ II, 72-73 : « de toutes les manières je ne parvenais pas à convaincre mes interlocuteurs que ni Dieu ni le diable n'était pour rien dans mon évasion de la Guyanne et mon retour au pays ».

⁴⁴ Par exemple dans les dernières phrases du premier volume: « *Qualcuno la vede come un Miracolo, altri come l'anima del Diavolo, qualcuno la vedeva giusta* » (I, 217 : « certains le considéraient comme un Miracle, d'autres comme l'âme du Diable, et d'autres encore voyaient juste »).

scappare dall'Inferno ! »⁴⁵. Et pour revenir de l'enfer, il faut en effet soit en être tiré par Dieu, soit avoir trompé le diable ! Il sut d'ailleurs, dit-il lui-même, tirer parfois quelques avantages de cette réputation sulfureuse, qui le faisait craindre de beaucoup⁴⁶.

Par la seule force de l'esprit

Pourtant, il ne devait son salut ni à Dieu ni au diable : « *Ero riuscito ad evadere dai lavori forzati, grazie agli dei di questa terra che avevo trovato sul mio cammino, ma soprattutto sorretto da quella forza di spirito che non scaturisce dai fatti né si alimenta con parole né si uccide con la sofferenza* »⁴⁷.

C'est aussi cette force d'esprit qui est à l'œuvre dans son travail d'écriture solitaire, alors qu'il doute de pouvoir un jour accéder à la publication, qu'il souhaite pourtant ardemment : « *non so se un giorno queste mie povere parole franchiranno quelle mura, che le lasciarono uscire, non per volontà degli Dei, come molti vorrebbero che dicessi. Credo in un Dio solo, che ho sempre portato in corpo e che ho cercato di mai tradire se le mie umane forze me lo permetteranno* »⁴⁸. C'est ce Dieu dont, dit-il, il acquit dès son jeune âge, avant même sa condamnation, la conviction qu'il était le seul Dieu de tous, « *quello della coscienza di ogni essere* »⁴⁹. Force d'esprit incarnée (« *in corpo* »), conscience infuse en tous les êtres... sans vouloir écraser Giacou de références indues, il y a bien quelque chose, dans cette intuition, de la force inconditionnée et illimitée de la volonté dont Campanella disait que si elle n'existait pas, un homme ne pourrait résister à la torture 40 heures durant, comme il l'avait fait, ou encore quelque chose du *conatus* spinoziste. J'avance ces noms et ces notions, pour signifier que sans de telles références, Giacou, certes de manière fugace et inchoative, parvint à exprimer des idées totalement étrangères au substrat chrétien qui était le sien. Sans doute étaient-elles proches de celles que pouvaient développer certains auteurs romantiques qu'il a pu lire, comme Hugo, mais il leur confère un caractère personnel tout à fait étonnant, et surtout un tranchant, une rudesse, une lucidité interdisant toute complaisance nostalgique à l'égard de la religion de ses pères et toute idéalisation de l'humanité ou, comme nous le verrons, de la nature.

⁴⁵ II, 22 : « Tu es Jacou, fils de l'Angēlino ! Le diable t'emporte, tu as réussi à t'échapper de l'Enfer ».

⁴⁶ Ainsi, explique-t-il, personne n'osait trop l'importuner lorsqu'il se livrait à ses activités de pêcheur braconnier virtuose.

⁴⁷ II, 20: « j'avais réussi à m'évader des travaux forcés, grâce aux dieux de cette terre que j'avais trouvé sur mon chemin, mais surtout soutenu par cette force d'esprit qui ne surgit pas des faits ni ne s'alimente par les mots ni ne se tue par la souffrance ».

⁴⁸ II, 65: « je ne sais si un jour ces pauvres paroles supèreront ces murs qui les laissèrent sortir, non par la volonté des Dieux, comme beaucoup voudraient que je dise. Je crois en un seul Dieu, que j'ai toujours porté en mon corps et que j'ai cherché à ne jamais trahir tant que mes forces humaines me le permettront ».

⁴⁹ I, 25 : « celui de la conscience de chaque être ».

Ni Dieu ni César

Il leur donne aussi une portée proprement politique qui pourrait passer inaperçue, car il est relativement discret sur ce chapitre, avouant seulement en passant son engagement communiste (il fonda dit-il la première section du Parti après la guerre dans la Val Po), au nom d'ailleurs d'abord de la « liberté ». L'influence du socialisme et du communisme est tout à fait évidente et même décisive, bien que peu insistante : le thème de la religion comme opium du peuple, complot de obscurantisme, instrument de domination et d'exploitation apparaît au détour d'une phrase, au début du premiers cahier : « *Facciamola finita con questi miti che imperarono sull'ignoranza, non per salvare l'anima degli uomini, ma per sfruttarli nella loro miseria ed ignoranza !* »⁵⁰. Aussi appelle-t-il le « pauvre d'esprit », d'évangélique mémoire⁵¹, à se libérer de « l'omnipotence » divine et humaine : « *fintanto che il povero di spirito, non riuscirà a cancellare dalla sua mente l'onnipotenza, mai vi sarà pace tra gli uomini di questa terra* »⁵².

On retrouve la critique politique et morale de la religion dans l'une des dernières et des plus belles pages de l'ensemble, écrite à la fin de sa vie, qui reprend mais dépasse aussi singulièrement les éléments de réflexion que nous avons déjà vu : « *La mia sopravvivenza non è dovuta a nessun santo e a nessun Messia degli Dei, ma alla forza del creato; anche se non vedo chiaro, percepisco l'orizzonte infinito del mistero, per il quale sono nato e per il quale ho vissuto, creando altri esseri come me, se non maledetti, poco benedetti. Vogliano loro benedirsi a vicenda, pensando che la benedizione ognuno se la dà, purché non credano ad un Salvatore Supremo, né a Dio né a Cesare* »⁵³. Ni Dieu, ni César ! Le mot d'ordre est libertaire. Mais il s'insère dans une réflexion proprement métaphysique sur « l'horizon infini du mystère », qui vient du fait que certains êtres semblent maudits – il ne cesse de parler à son propre sujet de « *crudel destino* », mais reconnaît en lui-même une part maudite⁵⁴ – et pourtant dépositaires d'une force, de cette force présente partout dans « le créé ».

⁵⁰ I, 25 : « Finissons en avec ces mythes qui régnèrent sur l'ignorance, non pas pour sauver les âmes des hommes, mais pour les exploiter dans leur misère et leur ignorance ! »

⁵¹ Matthieu 5.

⁵² I, 24 : « tant que le pauvre d'esprit ne parviendra pas à effacer de son esprit l'omnipotence, jamais il n'y aura de paix parmi les hommes de cette terre ».

⁵³ II, 183 : « Ma survie n'est due à aucun saint, ni aucun Messie des Dieux, mais à la force du créé ; même si je ne vois pas clair, je perçois l'horizon infini du mystère pour lequel je suis né et pour lequel j'ai vécu, créant d'autres êtres comme moi, sinon maudits, peu bénis. Qu'ils veuillent se bénir les uns les autres, en pensant que la bénédiction, chacun se la donne, à condition qu'ils ne croient pas à un Sauveur Suprême, ni à Dieu, ni à César ».

⁵⁴ C'est un thème récurrent de toute l'œuvre : « *Se non ero pazzo dovevo essere stato generato da quale immonda belva, da qual rettile ! Di quale materiale ero stato formato ? Perché il destino mi aveva fatto un mortiero invece che un buon muratore come desiderava mio padre ?* » (I, 54 : « Si je n'étais pas fou, je devais

La force invisible qui domine l'univers

Il est à noter que cette force n'est pas seulement la force d'âme et de résistance qui permet de persévérer dans son être et, en l'occurrence, de s'évader du bagne en prenant tous les risques. Car, il y faut aussi la présence d'une force invisible et supérieure, dans le malheur et malgré le malheur. Il a en effet la conviction d'être soutenu, non seulement en lui-même, mais dans le cours même des choses, par une force supérieure positive, origine du bien et non du mal. À propos de sa condamnation, il écrit : « *così volle il mio destino, così volle la legge. Ma così non volle quell'invisibile forza che domina l'universo, che qualche volta si fa sentire, si fa vedere in fatti come questo, perché al di sopra di ogni giudizio umano c'è un supremo giudice.* »⁵⁵

C'est surtout dans ces moments, où cette force semble se faire sentir, les moments de crise aiguë et de leur résolution favorable, que la mécréance foncière de Giacù vacille. Méditant sur une mésaventure survenue au bagne qui aurait pu avoir les plus graves conséquences (il se perdit une fois en plein jour dans la forêt lors de la préparation de son évation) et son issue heureuse, il confie : « *entravo nel mistero della creazione, alla quale era meglio che non pensassi, tanto vedevo allontanarsi quel buon Dio che a volte sfiorava la mia mente e, anche se convinto della non esistenza, in certi casi mi faceva sentire la sua presenza* »⁵⁶. Une péripétie similaire quelques jours plus tard, où il faillit être pris par les gendarmes en pleine nuit à voler de la nourriture pour préparer la fuite, le renforça dans cette conviction intime : « *Fu da quella notte che incominciai a credere che qualcosa di Celeste mi proteggesse, se così non era, era innegabile l'evolversi di certi fatti, che per un credente sentivano di miracolo. Quelle due disavventure risvegliarono in me una coscienza che se pur debolmente mi faceva sentire la necessità di credere in qualcosa, se non al buon Dio, alla realtà della vita, poiché senza qualche appiglio morale l'esistenza diventa un meccanismo e la vita stessa non ha più senso* »⁵⁷. Cette nécessité de « croire » en la présence d'entités

avoir été engendré par quelle immonde bête, par quel reptile ! De quels éléments avais-je été formé ? Pourquoi le destin avait-il fait de moi un meurtrier plutôt qu'un bon maçon comme le désirait mon père ? »)

⁵⁵ I, 61 : « ainsi le voulut mon destin, ainsi le voulut la loi. Mais ainsi ne le voulut pas cette invisible force qui domine l'univers, qui parfois se fait sentir, se fait voir comme telle, parce que au-dessus de tout jugement humain il est un suprême juge ».

⁵⁶ I, 109 : « J'entrais dans le mystère de la création, auquel il valait mieux que je ne pense pas, tant je voyais s'éloigner ce bon Dieu qui parfois effleurait mon esprit et, bien que convaincu de sa non existence, me faisait en certaines occasions sentir sa présence ».

⁵⁷ I, 112-113 : « ce fut cette nuit là que je commençais à croire que quelque chose de Céleste me protégeait, s'il n'en était ainsi, l'évolution de certains faits était indéniable, qui pour un croyant sentaient le miracle. Ces deux mésaventures réveillèrent en moi la conscience qui, fût-ce faiblement, me faisait senti la nécessité de croire en quelque chose, si non au bon Dieu, du moins à la réalité de la vie, parce que sans quelque soutien moral l'existence devient un mécanisme et la vie même n'a plus de sens ». Il dit avoir aussi à plusieurs reprise éprouvé

auxiliaires dans l'adversité, « fût-ce faiblement » (autrement dit d'une croyance oscillant entre des moments d'intensité et d'autres de perplexité et de doute profonds), est une observation que les anthropologues peuvent faire sur leurs terrains, à peu près partout dans le monde⁵⁸. L'intérêt des écrits de Giacu est qu'ils se situent au point précis où cette expérience commune donne lieu à un effort de description et de conceptualisation personnel qui ne s'appuie pas sur des théories toutes faites (ni celle offerte par la religion chrétienne, que l'auteur récuse, ni celles des philosophes, qu'il n'a pas lu). Giacu procède à partir des métaphores et de notions qu'il a pu glaner dans les livres et au cours de conversations à bâtons rompus avec des gens cultivés (comme le journaliste de l'*Âne criard*) mais surtout avec les gens les plus « ordinaires ». C'est pourquoi d'ailleurs, sans vouloir appuyer, il est intéressant de faire des rapprochements avec les doctrines philosophiques élaborées en bonne et due forme, comme par exemple, ici, peut-être à la théologie immanentiste des stoïciens, pour les ramener à leur source expérientielle plutôt qu'aux éléments culturels qu'elles-mêmes présupposent. Ainsi, justifie-t-il ses réflexions philosophiques (il ne les qualifie jamais ainsi explicitement, mais elles en ont en tout cas la dignité), par le fait qu'elles ont été produites au vif des circonstances et ne sont pas des pensées rétrospectives interpolées dans le cours du récit : « *Non si pensi male, se qualche parola da me scritta in certe circostanze*⁵⁹ *par voglia andare fuori testo: al contrario, in quel momento in fondo alla stiva di una galera fluttuante il pensiero si espande, diventa acuto come la punta di un registratore su disco che lascia la traccia sulla cellulosa o altro* »⁶⁰. Et il établit lui-même le lien entre le rejet de la religion, comme explication totale et convenue en même temps que technique de consolation, absolument impossible ou plutôt indisponible dans les circonstances du bague, qui enclanche le basculement dans une réflexion d'ordre métaphysique : « *Lasciamo stare una cosa che non*

ce sentiment lors du voyage d'évasion et il le confia à ses compagnons de fuite, qui comme lui (mis à part l'un d'eux), étaient tous mécréants, ce qui, raconte-t-il, ne manqua pas d'attirer leur vive réaction : « In tutto questo viaggio non vedo tanto nero e incomincio a credere che qualche stella ci guidi » (« En tout ce voyage je ne vois pas tant de noir et je commence à croire qu'une étoile nous guide »). Ce à quoi l'ami Marconet répond : « Langue de putain, tu veux me faire croire qu'il y a un Dieu. Regarde mes pieds, ils font envie à un gratte-fromage... Il y a toujours quelque bon Dieu qui tempête », I, 185.

⁵⁸ Mais voir en particulier Albert Piette, *Le fait religieux. Une Théorie de la religion ordinaire*, Paris, Economica, 2003.

⁵⁹ Cet extrait semble dire, si on le prend à la lettre, que Giacu prenait des notes lors de sa captivité, mais cela est peu probable : il n'en dit jamais rien et surtout, on ne voit pas comment il aurait pu les emporter lors de son évasion. Il dit donc bien que c'est dans l'écriture après coup qu'il relate les pensées qui lui sont venues au moment des événements.

⁶⁰ I, 52 : « Que l'on ne se méprenne pas, si certains mots que j'ai écrits en des circonstances données semble s'échapper hors du texte : au contraire, en ce moment là, au fond de la cale d'une prison flottante [la cale du bateau la Martinière qui conduisait les forçats en Guyane] la pensée se répand, devient aiguë comme la pointe d'un enregistreur sur disque qui laisse sa trace sur la cellulose ou autre ».

*possiamo accettare*⁶¹ *che esista o non esista, ma cerchiamo di identificare l'origine della nostra esistenza, il perno della nostra rotta nell'infinito* »⁶². Énoncé étrange, puisqu'il convie à mettre la question de l'existence de Dieu de côté pour poser celle de l'origine de l'existence (en excluant donc Dieu), comme s'ils s'agissait en effet de changer de mode de questionnement, en passant de la religion à un autre plan que l'on nommera ici philosophique et même proprement métaphysique.

La question du mal

D'origine forcément chrétienne, en tout cas, est l'idée que Giacù défend d'abord, selon laquelle l'entité suprême positive, quelle qu'elle soit – et pour autant qu'elle existe, ne saurait être la source du mal comme elle l'est du bien. Il se refuse aussi à supposer un dualisme conséquent : si le bon Dieu n'existe pas, alors le diable non plus, répète-t-il à l'envie⁶³. Le mal semble d'abord de la responsabilité humaine, et même individuelle : « *I mali non vengono da Dio o dai santi, vengono da ognuno di noi* »⁶⁴. Cette façon d'aborder la question, dépend sans aucun doute de l'approche chrétienne qu'il critique.

Mais en fait, la présence du mal est partout diffuse dans ce qu'il appelle le créé ou la nature. Là encore, son approche est très intéressante qui refuse de céder à un naturalisme enchanté. Ainsi, lorsqu'il rapproche sa situation d'intouchable à Ostana, de ses observations de paysan : « *Quando nel piccolo pollaio v'era una gallina con la coscia rotta che strisciava per terra dal dolore e perciò nell'impossibilità di difendersi, le altre la mordevano a beccate una dopo l'altra e la svuotavano da viva./ La pietosa fine di quella gallina mi fece pensar molto alla legge della natura. Quella disgraziata non portava nessun male alle sue sorelle che le avevano mangiato le budella. Per quale istinto ? Non di vita, certo* »⁶⁵. Il y a donc un instinct de mort (l'expression ne figure pas, Giacù n'avait sûrement pas lu Freud non plus) dans la nature même, comme en l'homme, et d'abord en lui-même, qui résiste à toute forme d'intelligibilité, mais qu'il ne pense pas en termes de péché originel ou de corruption.

Tout est double

⁶¹ Peut-être pour "accertare". Il faudrait voir le manuscrit.

⁶² I, 39 : « Laissons tomber une chose dont nous ne pouvons accepter [prouver ?] qu'elle existe ou qu'elle n'existe pas, mais cherchons à identifier l'origine de notre existence, le pivot de notre route dans l'infini ».

⁶³ I, 30 : "Siccome non credevo in Dio, non potevo neppure credere al Diavolo, perciò nella riuscita evasione che portò alla libertà ben sei dei miei compagni di fuga, oltre me, non ci furono né diavoli né dio oro...".

⁶⁴ I, 39 : « les maux ne viennent pas de Dieu, ni des saints, ils viennent de chacun de nous ».

⁶⁵ II, 73 : « Lorsque dans le petit poulailler il y avait une poule à la cuisse brisée qui se traînait par terre de douleur et donc dans l'impossibilité de se défendre, les autres la piquaient à coups de bec une à une et la vidaient toute vive./ La fin pitoyable de cette poule me fit beaucoup méditer sur la loi de la nature. Cette misérable ne faisait aucun mal à ses sœurs qui lui avaient mangé les tripes. Par quel instinct ? Certainement pas de vie ».

En fait s'il n'est point de Dieu ni de diable, comme Giacu en a la conviction fondée sur l'expérience, il faut que la réalité elle-même, à la fois humaine et naturelle (Giacu n'oppose pas, ni ne sépare véritablement l'homme et la nature), étant donnée la double présence du bien et du mal, soit elle-même ambivalente et cela pour lui est proprement incompréhensible : toute chose est double. « *La mia esistenza su questa terra ed il cammino da me percorso mi lasciarono intravedere che tutto era bifolco*⁶⁶, *che la madre natura era anch'essa nella sua indiscutibile perfezione portatrice d'un mistero che, data la mia ignoranza, non potevo capire* »⁶⁷. Mais c'est alors la claire distinction entre le vrai et le faux, le bien et le mal qui s'estompe, se trouble et il en vient même, dernier état ou la dernière étape de sa réflexion, et contre sa volonté même, à une forme de nihilisme : « *Non voglio essere da due parti, bensì da quella che dice pane al pane e vino al vino, ma la vita, il mio passaggio su questa terra, mi ha insegnato che tutto è falso e sofisticato* »⁶⁸. Giacu voudrait être du côté de la vérité et de la simplicité, mais la vie lui a appris, non seulement la complexité, non seulement l'ambiguïté et l'ambivalence, mais aussi la fausseté et la sophistication de toute chose.

La comédie de la vie

Giacu exprime cette position ultime à travers les métaphores du théâtre du monde et de la comédie de la vie, retrouvant ou réinventant ici des *topoi* majeurs de la culture occidentale depuis Pétrone, qui connurent leurs heures de gloire aux temps de Shakespeare et de Calderon, mais ont nourri aussi toute la littérature romantique et au-delà. Cet usage du topos intègre la dénonciation des illusions et des mensonges de la religion et de leurs effets pervers dans la vie sociale et politique. Au début du second volume, il note déjà : « *Molte cose mi fanno dire che la vita dell'uomo che passa su questa terra è una commedia, una farsa, un'acqua torbida che tutti o quasi cercano di intorbidire, servendosi di Dio e del suo figlio Cristo per coprire le loro nefandezze. Per principio accetto l'opinione altrui, anche se è falsa, sennò la commedia della vita non sarebbe più commedia, ma vita reale fondata sulla verità, di gran lunga migliore che la bugia e l'inganno* »⁶⁹. La vie réelle, qui ne serait plus une farce

⁶⁶ Sans doute pour « *biforco* » : fourchu, double et non « *bifolco* » : rustre, grossier...

⁶⁷ II, 82 : « Mon existence sur cette terre et le chemin que j'ai parcouru me laissèrent entrevoir que tout était fouchu, que la mère nature était elle-même, dans son indiscutable perfection, porteuse d'un mystère que, vu mon ignorance, je ne pouvais comprendre ».

⁶⁸ II, 184 : « je ne veux pas être des deux côtés, mais de celle qui appelle pain le pain et vin le vin, mais la vie, mon passage sur la terre, m'a enseigné que tout est faux et sophistiqué ».

⁶⁹ II, 24 : « Bien des choses me font dire que la vie de l'homme qui passe sur cette terre est une comédie, une farce, une eau trouble que tous ou presque cherchent à troubler, en se servant de Dieu et du Christ son fils pour

de théâtre, serait donc possible, une fois libéré des fausses opinions qui reposent en fait sur les illusions religieuses et politiques, la reconnaissance de « l'omnipotence », qu'elle soit celle de Dieu ou des hommes auxquels le pouvoir est confié⁷⁰. Mais il se montre, à la fin du parcours, beaucoup plus pessimiste et la métaphore du théâtre assume alors sous sa plume une véritable portée métaphysique, sans cesser d'assumer une dimension politique. Ainsi, lorsqu'il déclare que « *siccome fra ore, giorni o secondi scenderà il sipario su milioni di commedie benedetti siano gli Dei che non ne hanno fatto tragedie* »⁷¹, il laisse volontairement indéterminée la nature supraterrrestre ou purement humaine de ces « Dieux » (le pluriel qu'il utilise si souvent, en exploitant le paganisme de convention poétique et rhétorique est évidemment décisif). L'une de ces millions de comédies est celle de sa vie propre. Dans un passage difficile qui précède immédiatement celui que je viens de citer, il dit que s'il préfère les ténèbres à la lumière des lampadaires c'est que celle-ci l'empêche de voir « *la fine della commedia della quale sono l'attore, sulla quale non tutti applaudiranno, perché purtroppo le commedie e le farse si vanno a vedere al teatro, ma non si vogliono vedere le proprie fra le mura della propria casa* »⁷². Mais personne n'assiste en spectateur à la fin de sa propre pièce, car il faudrait voir ce que la personne vive, même au seuil de la mort, ne saurait voir : « *santi o dannati si diventa solo da morti* »⁷³. En décidant « les dieux » ou plutôt les hommes qui font et défont les réputations. C'est par ces mots qu'il concluait déjà ses aventures de bagnard évadé : « *Io non vi ho mentito nel mio racconto, anche se appaio sotto diverse luci, e lascio ad ognuno il suo giudizio, pensando che santi o dannati si diventa solo da morti* »⁷⁴.

Fin de la pièce

Non qu'il croie pour autant à un paradis ou à un enfer ; il le répète assez souvent : il ne croit pas *en Dieu*, même si cette croyance l'a, dit-il, souvent effleuré ; par contre, à l'approche de la mort, il n'hésite pas à affirmer qu'il croit *aux Dieux*, ces forces bénéfiques qui lui ont permis de sortir de l'enfer du baigneur : « *Sono passati quarant'anni, durante i quali ho fatto un*

couvrir leurs vilénies. Par principe, j'accepte l'opinion d'autrui, même fausse, sinon la comédie de la vie ne serait plus comédie, mais vie réelle fondée sur la vérité, infiniment meilleure que le mensonge et la tromperie ».

⁷⁰ La phrase qui suit en effet dans le texte est celle que nous avons déjà rencontrée : « *fintanto che il povero di spirito, non riuscirà a cancellare dalla sua mente l'onnipotenza, mai vi sarà pace tra gli uomini di questa terra* », I, 24

⁷¹ II, 183 « comme aux heures, jours et secondes comptés le rideau descendra sur des millions de comédies, bénies soient les Dieux qui n'en ont pas fait des tragédies ».

⁷² II, 183 : « la fin de la comédie dont je suis l'acteur, à laquelle tous n'applaudiront pas, parce que malheureusement on va voir les comédies et les farces au théâtre, mais on ne veut pas voir les siennes propres entre les murs de sa propre maison ».

⁷³ I, 217 : « on ne devient saints ou damnés qu'après sa mort ».

⁷⁴ I, 217 : « pour ma part, je ne vous ai pas menti dans mon récit, même si j'apparais sous des jours différents, et je laisse chacun à son jugement, pensant que l'on ne devient saint ou damné qu'après sa mort ».

sincero ringraziamento agli Dei, che mi avevano aiutato a risalire dal terribile abisso dove ero precipitato »⁷⁵. Et il ajoute : « *sono convinto che credono agli Dei anche coloro che fingono di non crederci, anzi, ci credono più degli altri, per il solo fatto che tutti o quasi si guarda la moneta dalla parte dove è scritto il suo valore, mentre il retro non interessa a nessuno* »⁷⁶. Cet usage ici de la métaphore de la pièce de monnaie (qu'il l'utilise à plusieurs reprises⁷⁷) est un peu obscur : veut-il dire que fixé sur les déclarations des mécréants (comme lui), nous n'apercevons pas qu'eux-mêmes, par le seule geste qui leur donne la force d'éconduire le bon Dieu du catéchisme, doivent croire d'autant plus en des valeurs supérieures ?

Les tout derniers mots de l'œuvre, quelques lignes plus loin, ne permettent guère de répondre. Dans ces dernières pages, les *Mémoires* se sont transformées en un pur et simple journal, comme si l'on était désormais au moment ultime, lorsque le passé bascule tout entier dans le présent : « *sono le tre, più o meno, l'ora in cui mi prende la crisi di nervi o di no so qual altro male e nel mio male una luce mi acceca, ma non essendo cieco vedo ancora attraverso le tendine del palcoscenico l'incomprensibile farsa umana, dove tutto è inganno.// Ma tutto questo ora non ha più importanza./ Visto che ormai sto per bussare alle porte di San Pietro, voglia Dio darmi il posto che mi merito.// Amen* »⁷⁸. Cet « amen » ne termine pas une prière (les mots ne sont pas adressés directement à Dieu), mais une invocation destinée au lecteur, qui peut la considérer comme une manière métaphorique de désigner la mort proche et inéluctable, ou bien prendre le dernier mot comme celui qui clôt la prière des défunts.

Jean-Pierre Cavaillé

⁷⁵ II, 187 : « Quarante ans sont passés, pendant lesquels j'ai remercié sincèrement les Dieux, qui m'avaient aidé à remonter des terribles abysses où j'étais tombé ».

⁷⁶ *ibid.* : « je suis convaincu que croient aux Dieux même ceux qui feignent de ne pas y croire, et même, ils y croient plus que les autres, par le seul fait que tous ou presque nous regardons la monnaie du côté où est écrite sa valeur, alors que l'autre n'intéresse personne ».

⁷⁷ I, 52 et 94.

⁷⁸ II, 187 : « il est trois heures, à quelque chose près, l'heure à laquelle m'attrape la crise de nerfs ou je ne sais quel autre mal et dans mon mal une lumière m'aveugle, mais n'étant pas encore aveugle je vois encore à travers les rideaux de l'estrade l'incompréhensible farce humaine, où tout n'est que tromperie// Mais tout cela maintenant n'a plus d'importance./ Puisque désormais je m'appête à frapper à la porte de saint Pierre, veuille Dieu m'accorder la place que je mérite.// Amen »